

L. J. Basault
Bibliothèque

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

50 Cts par Année

RIGOREUSEMENT
PAYABLES D'AVANCE.



ANNONCES :

ON TRAITE DE GRÉ À GRÉ
—AVEC—
L'ADMINISTRATION
POUR
L'INSERTION DE TOUTE ANNONCE.

AVIS

L'abonnement à l'*Echo*, pour toutes les personnes ne faisant pas partie de l'Union St-Joseph est de 50 centins par année payable rigoureusement d'avance, c'est-à-dire dans le cours du mois qui suit la date du commencement de l'abonnement. Tout abonnement non ainsi payé d'avance sera réclaté au prix de 75 cts. Il ne sera jamais fait d'exception à cette règle et l'on n'accepte pas de timbres en paiement.

Le journal est fourni gratis à tous les membres de l'Union St-Joseph de St-Hyacinthe en considération du montant à payer par chacun d'eux pour frais d'administration supplémentaires de la Société.

Nous comptons sur le dévouement de tous nos confrères aux intérêts de l'Union St-Joseph pour solliciter des abonnements auprès des personnes qui n'en font pas encore partie. C'est là un moyen de propagande au même temps que une source de revenus pour la Société.

L'orgueil, cause du mépris

A l'égard de nos connaissances, dont nous tirons tant de vanité, qu'est-ce que savent la plupart des hommes et comment le savent-ils ? Souvent d'une manière si trouble et si confuse que ces prétendues connaissances ne servent qu'à les jeter dans l'erreur.

Le nombre de nos connaissances est bien petit, en comparaison de la masse infinie de ce qui nous reste à savoir : encore ces connaissances sont-elles comme ensevelies dans un amas d'erreurs ou de préjugés. Et cependant on s'efforce de l'acquisition de ce ténébreux butin comme s'il importait plus de savoir beaucoup que de bien savoir.

Il en est qui savent mieux, avec plus de clarté et de distinction ce qui fait les vrais savants, puisque une foule de connaissances entassées ne font pas plus un savant qu'un tas de pierres rassemblées au hasard ne fait un bel édifice. Mais, ceux-là même qui savent le mieux, ne sont-ils pas les premiers à reconnaître combien

les connaissances de l'homme sont bornées ? Ils se trouvent, en bien des matières, environnés d'abîmes impénétrables, de ténèbres, d'incertitudes, ils ne savent faire un pas sans trouver des difficultés. Au lieu d'apprendre ce qu'on ignorait, on ne parvient quelquefois, à force d'études qu'à désapprendre ce qu'on croyait savoir. Aussi n'y en a-t-il pas de plus humbles que ceux qui savent le plus. Les ignorants sont vains et hardis parce qu'ils ne connaissent point leur ignorance ; le savant ne peut se dissimuler la sienne à bien des égards et il en est plus modeste.

On disait un jour, au savant Vossius, dont la vaste érudition brille dans tous ses ouvrages, qu'on ne pensait pas qu'il y eût rien dans les lettres et dans les sciences qu'il ignorât. " Vous vous trompez fort," répondit-il, " je ne sais pas le quart des choses que bien des jeunes gens croient savoir."

Jules Scaliger, moins savant et plus vain, avait coutume de dire qu'il ignorait trois choses : d'où provient l'intervalle qui se trouve dans la fièvre entre les accès ; comment on peut rappeler à la mémoire une chose qu'on a oubliée, et la cause du flux et du reflux de la mer. Pourtant, combien en ignorait-il dont il ne se vantait pas.

Enfin, si l'on jette un regard sur les autres choses qui inspirent de la hauteur et de la fierté au grand nombre des hommes, on ne saurait n'en être pas étonné. N'est-ce pas, par exemple, quelque chose de plus ridicule que tout ce qui nous fait rire, que la dorure, les broderies etc. l'habit entrent dans les raisons qu'on a de s'estimer davantage, et qu'on soit en effet pour cela seul plus estimé de la plupart ! qu'un homme richement vêtu veuille être moins contredit qu'un autre, et réellement le soit beaucoup moins ! qu'on prétend à la considération par des chevaux plus fins, par des équipages plus élégants, par des livrées plus brillantes, par des ameublements plus précieux, et qu'on l'obtienne. Telle est notre vanité, que nous estimerions peu les richesses, si elles ne nous fournissaient le plaisir d'avoir ce que les

autres n'ont pas, et de l'emporter sur eux.

Les ennemis de la Sainte Vierge

Voici un fait historique dû à l'incomparable plume du grand athlète de la presse catholique : il nous semble très opportun de le citer, en ce temps de blasphèmes et d'audaces sacrilèges, qui épouvantent les cœurs fidèles.

Il y avait dans les Pyrénées un savant et digne médecin qu'on appelait le docteur Fabas. Je ne sais s'il existe encore ; c'est de lui que je tiens ce que je vais vous dire, et je ne suis pas le seul qui l'ait entendu.

Le docteur Fabas vit arriver (aux Eaux-Bonnes, je crois) un homme qui portait à la jambe une plaie faite par un coup de feu. La blessure, déjà ancienne, offrait un caractère particulier : il s'y formait des vers. Le docteur essaya de faire disparaître au moins ces vers ; aucun moyen ne réussit. Le malade lui dit un jour :

— Docteur, restons-en là ; ne cherchez plus, je mourrai avec cette horrible incommodité.

— En effet, répondit le médecin, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Je n'ai rien vu de tel, quoique je sois vieux et que beaucoup de cas surprenants m'aient passés par les mains.

Et, pour la vingtième fois, il demanda au malade :

— Où donc avez-vous reçu cette blessure ?

— En Espagne, comme je vous l'ai dit souvent, reprit celui-ci ; mais je ne vous ai point appris pourquoi je ne guérirai pas : je veux que vous le sachiez enfin.

— J'avais vingt ans, poursuivit-il d'une voix hésitante, et nous étions en 92, lorsque je fus forcé de rejoindre un corps d'armée que la Convention envoyait en Espagne. Nous partimes trois de notre bourgade : Thomas, François et moi. Nous avions les idées de ce temps-là, nous étions incrédules, ou plutôt impies, comme trois petits drôles qui se piquent de suivre la mode. La route s'était faite gaiement. Nous allions

arriver, lorsque, traversant un village des montagnes, nous vîmes une statue de la Vierge, si vénérée, que, malgré la Révolution et les révolutionnaires, elle était restée sans mutilation sur son piédestal au portail de l'église. L'un de nous eut la malheureuse pensée d'insulter à cette image pour braver " la superstition des paysans." Nous avions nos fusils. Thomas nous proposa de tirer sur la statue ; François accueillit la proposition par un éclat de rire. Timidement, et craignant de de me montrer moins hardi que mes compagnons, j'essayai de les détourner d'un dessin qui m'effrayait au fond du cœur. Je me souvenais de ma mère..... On se moqua de moi. Thomas chargea son fusil et tira. La balle atteignit la statue au front. François mit en joue à son tour et toucha dans la poitrine.

— Allons, me dirent-ils, à toi !
— Je n'osais pas résister, j'ajustai en tremblant, je fermais involontairement les yeux et j'atteignis la statue.....

— A la jambe ! dit le médecin.
— Oui, à la jambe, au-dessous du genou, là où je suis blessé ? Vous voyez bien en que je ne guérirai pas.

— Après ce bel exploit, nous nous disposâmes à reprendre notre marche. Une vieille femme, qui nous avait vus, nous dit : " Vous allez à la guerre, ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur."

" Thomas la menaça. J'étais fâché de notre action ; François, moi-même ému que moi, n'était pas disposé à s'en réjouir. Nous empêchâmes notre compagnon de donner suite à son ressentiment et nous achevâmes péniblement la journée, non sans nous être querellés plus d'une fois.

Le soir même nous avions rejoint notre régiment ; quelques jours après nous rencontrâmes l'ennemi. Je vous avoue que j'allais au feu sans allégresse et que je pensais à la statue de la Vierge plus que je ne l'aurais désiré. Cependant tout se passa pas. Nous eûmes un avantage marqué. Thomas se distingua. L'action était finie, l'ennemi en déroute et le colonel venait d'arrêter la poursuite, lorsqu'un coup de fusil, parti d'un rocher, et qui semblait descendre du ciel, se fit entendre. Thomas